

infortunés devinrent fous furieux, et offrirent tous les symptômes d'une violente irritation cérébrale.

Or, un malade qui souffre à la fois de la fièvre et de la diète, dont la sensibilité est obtuse, dont les fonctions sont perverties, qui a peut-être du délire ou de la stupeur, pourra fort bien ne pas demander des aliments, bien qu'il en ait besoin. Si alors vous ne les lui imposez pas à titre de médicaments, vous pourrez voir survenir ou une gastro-entérite, ou une affection cérébrale; en un mot, vous pourrez voir se développer sous vos yeux des symptômes identiques avec ceux que fait naître l'inanition chez un sujet bien portant. Peut-être pensez-vous qu'il n'est pas nécessaire de donner des aliments, puisque le malade n'en demande pas, et qu'il ne paraît pas avoir d'appétit; autant vaudrait-il croire qu'il est inutile d'évacuer l'urine accumulée dans la vessie, parce que le patient n'exprime pas le désir d'uriner. A défaut de la sensibilité qui est engourdie et de l'appétit naturel qui est perdu, c'est vous qui devez agir, et vous ne devez pas laisser votre malade succomber aux horribles conséquences de l'inanition, sous le vain prétexte qu'il n'a pas demandé d'aliments. Jamais je n'agis ainsi. Après le troisième ou le quatrième jour du typhus, je prescrivis une alimentation douce, qui est continuée sans interruption pendant tout le cours de la maladie (1).

(1) Ces préceptes sur l'alimentation sont déjà formulés dans la première édition de l'œuvre de Graves; or cette édition est de 1843. On ne peut donc refuser au professeur de Dublin l'honneur d'avoir protesté le premier contre la diète absolue, dans les fièvres à longues périodes; et certes ce n'est pas là le moins important des services qu'il a rendus. Telle était l'ardeur de sa conviction, telle était l'autorité de sa parole, telle est aussi, il faut le dire, la puissance de la vérité, que la nouvelle doctrine de l'alimentation fit bientôt de nombreux prosélytes, et qu'au bout d'un petit nombre d'années, elle était adoptée par tous les médecins du Royaume-Uni. Ces idées, qui amenèrent une véritable transformation dans le régime des malades, eurent d'ailleurs une bien autre portée: elles inspirèrent une juste défiance contre les traitements spoliateurs. On fut amené ainsi à y regarder de plus près; on put se convaincre de l'abus des émissions sanguines, du danger qu'elles entraînent lorsqu'elles sont inopportunes, et la protestation énergique du médecin de Meath Hospital fut, à vrai dire, le signal et le point de départ d'une révolution complète dans la thérapeutique. — Les œuvres devenues classiques d'Alison, de Williams, d'Addison, de Bennett et de Todd, sont là pour témoigner de la rapidité avec laquelle les idées nouvelles se sont propagées dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne.

Mais la France n'est point restée en arrière. Je tiens d'autant plus à constater ce fait, que les médecins français qui ont insisté les premiers sur les dangers de la diète absolue dans les fièvres longues ne connaissaient certainement pas alors les opinions analogues de Graves. Par conséquent, quoique venus après lui, ils n'en ont pas moins

Voyez en outre l'analogie qui existe entre les symptômes produits par l'abstinence prolongée, et ceux qui sont observés dans les plus mauvaises formes du typhus. Douleurs dans l'estomac, sensibilité épigastrique, soif, vomissements, congestion sanguine du cerveau, injection des yeux, céphalalgie, insomnie, et enfin délire furieux: tels sont les phénomènes qui suivent l'inanition; ajoutez à cela la tendance à la putréfaction des tissus, tendance qui se révèle surtout par l'apparition des gangrènes spontanées dans les poumons. Déjà Guislain, médecin de l'hospice des aliénés à Gand, a montré la fréquence des gangrènes pulmonaires chez les fous qui refusent obstinément toute nourriture: sur treize malades morts de faim, neuf avaient du sphacèle dans les poumons. Ainsi l'abstinence complète donne lieu à des symptômes gastriques, à des troubles cérébraux et à la gangrène pulmonaire. Lors donc qu'on a soumis un malade atteint de typhus à la diète absolue, lorsqu'on l'a laissé trop longtemps sans aliments, par la seule raison qu'il n'en demandait pas et que la sensibilité normale était engourdie, il n'est point illogique de s'attendre à des accidents analogues (1).

ici l'honneur de l'initiative dans cette importante réforme. On sait, en effet, que les idées du médecin de Dublin sur l'alimentation n'ont été vulgarisées en France que cette année même, par M. le professeur Trousseau (*loc. cit.*, p. 185). Or, dès l'année 1857, il s'est élevé, au sein de la Société médicale des hôpitaux de Paris, une discussion dans laquelle la nécessité de l'alimentation dès le début de la fièvre typhoïde a été nettement indiquée. M. Trousseau et notre savant maître, M. Béhier, ont particulièrement insisté sur ce point, et ils ont posé, en outre, une distinction d'une extrême importance: ils ont montré que, s'il est urgent d'alimenter dès les premiers jours par des bouillons, des laits de poule, etc., il faut une grande réserve dans le décours de la pyrexie. Lorsque vers la fin du troisième septénaire les malades réclament à grands cris des aliments solides, il importe d'user de beaucoup de ménagements; la surcharge de l'estomac est à redouter alors, et les indigestions de la convalescence sont une cause fréquente de rechutes. MM. Barth, Barthez et Blache se sont pleinement associés à ces conclusions. — La même année, M. Marrotte avait étudié cette question dans un travail spécial (*Études sur l'inanition, ou effets de l'abstinence prolongée dans les maladies aiguës*; Paris, 1857). Un peu plus tard, M. le professeur Monneret a formulé également la nécessité de l'alimentation et des toniques dans la fièvre typhoïde (*Bulletin de thérapeutique*, 1859), et cette année même M. le docteur Hérard a ouvert son cours de clinique à l'Hôtel-Dieu par une leçon remarquable sur les dangers de la diète absolue dans les fièvres. — En France comme en Angleterre, comme en Allemagne, la conversion paraît être définitivement accomplie. (Note du TRAD.)

(1) Huxham raconte l'histoire d'un gentilhomme qui voulut se faire mourir de faim, et auquel on ne put pendant plusieurs jours faire prendre aucune espèce de

Les considérations précédentes sur lesquelles j'ai longtemps médité m'ont conduit à adopter, pour le traitement des fièvres de longue durée, l'avis d'un médecin de campagne d'une grande sagacité, qui m'a recommandé de ne jamais laisser mes malades mourir de faim. Si je réussis mieux que d'autres dans le traitement de ces maladies, c'est à cet avis qu'il faut surtout l'attribuer. Toutefois n'oubliez pas qu'il faut apporter une très-grande circonspection dans le choix des aliments : prenez garde que la crainte de voir votre malade succomber à l'inanition ne vous fasse tomber dans un excès contraire, et ne vous conduise à surcharger son estomac : l'irritation de cet organe, la tympanite, l'inflammation et l'exaspération du mouvement fébrile, seraient les conséquences de cette imprudence. J'ai pu apprécier dans bien des cas les dangers de la surcharge gastrique ; un fait de ce genre s'est passé il y a quelque temps dans cet hôpital, chez un enfant convalescent de péritonite. Une autre fois, dans ma clientèle particulière, une trop grande prodigalité dans la nourriture amena la mort de la malade : c'était une jeune dame qui relevait de typhus, et qui, contre mes ordres, avait mangé un peu de bifteck ; elle retomba immédiatement, et fut emportée en trente-six heures par une entérite.

L'alimentation doit donc être surveillée avec la plus vive sollicitude, surtout au début de la maladie. Pendant les trois ou quatre premiers jours, notamment si le patient est jeune et robuste, de l'eau, de l'eau d'orge peu chargée et du petit-lait, voilà tout ce qui est nécessaire. Après ce temps, je commence à permettre quelque aliment très-léger : je prescris généralement de la farine de gruau bouillie, et saupoudrée de sucre ; s'il n'y a pas de disposition à la diarrhée, je fais ajouter un peu de jus de citron. Le gruau d'avoine ordinaire ne remplirait pas aussi bien le but, parce qu'il tend à produire des coliques et de la diarrhée,

nourriture, ni même une goutte de liquide. Persuasion et violence, tout était inutile. Il ne tarda pas à être pris de fièvre, la face s'injecta, il y eut de la chaleur à la tête ; le pouls était petit et très-vite. Au bout de quatre ou cinq jours, l'haleine devint insupportable ; les lèvres étaient sèches, noires et comme rôties, les dents étaient sales, la bouche noire et sanglante ; l'urine était très-claire, et sentait aussi mauvais que si elle avait été conservée depuis un mois. Au bout de quelque temps, ce malheureux se mit à trembler, il ne pouvait plus se tenir debout, encore moins marcher. Il était alternativement furieux et assoupi ; il eut ensuite de nombreuses attaques de convulsions, pendant lesquelles il suait beaucoup de la tête et de la poitrine, quoique les extrémités fussent froides, pâles et rétractées ; la sueur était d'un jaune très-foncé et avait une odeur nauséabonde. (L'AUTEUR.)

symptômes qui sont très-pénibles au commencement du typhus, et qui sont très-souvent le prélude de phénomènes plus fâcheux et plus redoutables. Pendant la dernière partie de la première période, et au commencement de la seconde, j'ai l'habitude de faire donner matin et soir une petite panade très-claire que l'on prépare ainsi : on fait griller légèrement un petit morceau de pain, on l'émiette, et sur une grande cuillerée de ces miettes on jette assez d'eau bouillante pour faire une panade légère, dont le malade prend une cuillerée, deux ou trois fois par jour. S'il n'y a pas de diarrhée, on peut ajouter un peu de jus de citron et du sucre ; dans le cas contraire, ou bien si l'on prescrit des préparations mercurielles, il faut être très-réservé dans l'emploi des acides. Quoique des médecins contemporains ne voient pas dans l'usage des mercuriaux une contre-indication pour les acides, je persiste à croire que cette pratique n'est pas sans danger, et que nos prédécesseurs avaient raison de les interdire dans de telles circonstances.

Vous commencerez donc au troisième, quatrième ou cinquième jour, suivant le cas, par accorder un peu de gruau ; deux ou trois jours plus tard, vous pourrez y joindre la panade : on prendra, comme je vous l'ai dit une grande cuillerée de l'une ou de l'autre de ces préparations toutes les trois heures. Lorsque la maladie sera plus avancée, vous aurez recours à une légère gelée de viande, ou à du bouillon. Dans l'état et dans le décours de la fièvre, un des meilleurs aliments est le bouillon de poulet ; je ne veux pas dire l'eau de poulet, mais du bouillon convenablement préparé. Prescrivez-le, mais surveillez attentivement l'effet des premières cuillerées ; elles seront peut-être mal supportées, et vous devez vous arrêter aussitôt que vous en constatez les mauvais effets. Si cet aliment amène, par exemple, du malaise ou de la pesanteur à l'estomac, de la rougeur à la face, de l'élévation dans le pouls et une augmentation du mouvement fébrile, revenez pour quelque temps au gruau et à la panade. Un jour ou deux après, vous pourrez renouveler l'épreuve : car ce bouillon, qui n'est pas supporté aujourd'hui, sera peut-être parfaitement toléré demain ou après-demain ; et cette tolérance est une circonstance très-heureuse, car c'est le meilleur mode d'alimentation que vous puissiez mettre en usage à cette époque de la maladie.

Vous rappelant l'extrême facilité avec laquelle surviennent dans le typhus les symptômes d'irritation intestinale et la diarrhée, vous serez très-sévères à l'égard des fruits. On a l'habitude, je le sais, de permettre aux malades les raisins et les oranges ; mais c'est là, selon moi, une

pratique hasardeuse et peu sage. J'ai vu bien des personnes qui s'en sont très-mal trouvées. Les pommes bouillies ou rôties sont encore plus dangereuses; elles produisent des coliques tormineuses, de la flatulence, de la diarrhée et de la phlegmasie intestinale. Du reste, elles partagent ces fâcheuses propriétés avec tous les fruits acides ou peu mûrs; ils doivent donc être tous interdits, ou tout au moins ne doit-on les permettre que dans une mesure très-restreinte.

Dans cet hôpital nous prescrivons rarement des boissons gazeuses; en tous cas nous ne les donnons jamais *ad libitum*, comme quelques médecins l'ont recommandé. On arrive très-bien à apaiser la soif des malades en leur donnant par petites quantités, et à des intervalles déterminés, du petit-lait, ou de l'eau commune acidulée avec du suc de groseille, ou du vinaigre framboisé. Vous réussirez quelquefois merveilleusement à éteindre la soif fébrile au moyen d'une très-légère infusion de camomille, acidulée avec une petite quantité d'acide chlorhydrique. J'ai vu M. Kirby employer ce moyen avec succès, et je l'ai souvent prescrit moi-même avec les plus heureux résultats. Bien souvent une petite quantité de bière faible et un peu acide fera disparaître la soif plus complètement et pour un temps plus long que de l'eau, ou tout autre liquide pris en abondance. Vous ne devez jamais oublier que la soif fébrile ne dépend pas exclusivement de la sécheresse de la bouche ou de la gorge; la cause en est profondément cachée dans l'économie, et consiste en une perturbation toute spéciale des nerfs, notamment de ceux qui appartiennent au système ganglionnaire. Entrez dans une salle de fiévreux, et vous pourrez vous assurer de la vérité de cette assertion: l'un, avec la langue et la gorge humides, est tourmenté d'une soif insatiable; l'autre, avec une bouche et une langue rôties, ne désire aucune espèce de boisson, et ne s'inquiète même pas de la température de celle qu'on lui donne. Du reste vous avez pu voir, la semaine dernière, dans notre service, deux exemples de ce genre: un malade avec une langue humide demandait incessamment à boire; un autre dont la langue était absolument sèche restait, à l'égard des boissons, dans l'indifférence la plus parfaite.

Tous les aliments, quelle qu'en soit la nature, doivent être donnés pendant le jour, et le malade doit être aussi réservé qu'il le peut sur l'usage des liquides pendant la nuit. D'après les lois de la nature, la nourriture doit être prise le jour et non pas la nuit; or, dans l'état de maladie aussi bien que dans l'état de santé, nous devons nous conformer à la révolution diurne de notre organisme.

C'est pour la même raison que vous devez conserver pour vos malades les heures ordinaires des repas. Je limite l'administration du bouillon de poulet, de la gelée, de l'arrow-root et des autres aliments de ce genre à l'espace de temps qui sépare huit heures du matin de huit heures du soir. Faites-vous une loi de nourrir votre malade dans le cours des douze heures pendant lesquelles il prend ses repas lorsqu'il est bien portant, et ne lui accordez pour la nuit que des boissons très-étendues. Je puis vous affirmer que j'ai souvent constaté les avantages de cette méthode.

Quant aux boissons, ce sont, en général, les plus douces que vous devez préférer; la plupart des médecins sont d'accord sur ce point, et il serait inutile de nous y arrêter. Mais je tiens à vous signaler une faute qui est fréquemment commise: on donne aux malades une quantité trop considérable de boissons. Je sais bien qu'ils ont un désir ardent des liquides; mais il n'est pas dit qu'on doive leur accorder tout ce qu'ils désirent. Ils sont dans un état permanent d'irritation nerveuse et d'agitation, et ils vous demanderont vingt choses différentes pour calmer leurs sensations du moment; mais il serait aussi mauvais de leur donner abondamment à boire toutes les fois qu'ils le réclament, que de satisfaire tous les caprices momentanés que leur inspire leur imagination mobile et troublée. L'usage continu des liquides, même les plus innocents, amènera bientôt de la pesanteur d'estomac, des nausées, de la douleur, de la flatulence, et prédisposera à la congestion et à l'irritation intestinales. Après l'ingestion de la boisson la plus simple, prise en grande quantité, vous verrez fréquemment survenir des symptômes très-marqués d'irritation gastrique. Ce ne sont pas là des craintes chimériques: j'ai observé nombre de fois ces accidents dans le cours de ma pratique. Il est très-pénible, il est vrai, d'empêcher de boire un malade qui est tourmenté d'une soif ardente, mais au moins vous ne devez jamais permettre qu'il boive beaucoup à la fois: vous devez lui faire connaître les inconvénients qui pourraient en résulter, vous devez lui dire qu'une ou deux cuillerées de boisson, prises de temps en temps, apaiseront mieux la soif qu'une pinte de liquide avalée en une seule fois. La sensation de la soif siège, comme vous le savez tous, dans la gorge et la partie supérieure du pharynx, et elle est soulagée par un peu de liquide absorbé lentement et graduellement, aussi bien que par une quantité considérable engloutie d'un seul trait.

Mais outre les liquides simples, il est d'autres boissons qui sont nécessaires dans le typhus fever. La bière, l'ale, le porter, le vin, le thé

et le café sont d'un usage fréquent, et rendent de précieux services lorsqu'ils sont employés à propos; ce sont des adjuvants d'une grande importance dans le traitement diététique de la maladie, et les règles de leur administration veulent être assez longuement exposées. J'étudierai donc ces boissons au point de vue des indications qu'elles peuvent remplir: voyons d'abord le thé et le café.

Vous savez tous que nous donnons des sédatifs et des narcotiques pour calmer, pour épuiser en quelque sorte l'agitation de l'esprit, et pour ramener le sommeil; or je ne vois pas pourquoi nous ne donnerions pas de même des substances excitantes, ou des médicaments capables de prolonger l'activité intellectuelle, et de tenir le malade éveillé. Au premier rang des remèdes employés dans ce but, se placent le thé et le café. Vous avez vu tout récemment l'avantage que nous avons retiré d'une infusion de thé vert, dans un cas de narcotisme survenu dans la salle des fiévreux. Un homme arrivé à la dernière période du typhus était dans un état marqué d'excitation nerveuse, et avait complètement perdu le sommeil; après avoir inutilement essayé quelques autres moyens, nous lui prescrivîmes un lavement opiacé, composé de deux onces d'amidon et de douze gouttes noires (1); ce lavement fut administré le soir, et peu après, le malade tomba dans un profond sommeil. Lorsque, le lendemain matin, nous arrivâmes à son lit, on nous dit que tout s'était bien passé; le lavement opiacé avait fait merveille, et le sommeil durait encore. Mais en examinant plus attentivement le malade, nous vîmes qu'il était dans une sorte d'état léthargique, et qu'il pouvait à peine être éveillé. Nous l'appelâmes à haute voix; alors il se souleva pesamment et avec lenteur, ouvrit à moitié ses yeux, et après avoir répondu brièvement à nos questions, il se laissa retomber sur son oreiller, et se reprit à dormir. Remarquez le danger de cette situation. Cet homme était à une période avancée de la fièvre, il avait été agité et privé de tout sommeil, et il était tombé subitement

(1) On donne le nom de *black drops* (gouttes noires) à un médicament composé dont l'opium est la base. Je n'ai pu en trouver la formule; il n'en est pas fait mention dans la Pharmacopée de Londres ni dans celle d'Édimbourg, la teinture et le vin d'opium y sont seuls indiqués. Or les gouttes noires paraissent être un produit obtenu par l'acide acétique; on emploie du moins en Amérique un vinaigre d'opium pour remplacer les *black drops*, dont la formule primitive est restée inconnue. On prépare ce vinaigre (*Pharmacopée des États-Unis*) en faisant macérer pendant une dizaine de jours une once d'opium dans un mélange composé de six onces de vinaigre et de quatre onces d'alcool. (Note du Trad.)

dans un état tout opposé; la rapidité avec laquelle le coma avait remplacé l'insomnie, et l'imminence d'une congestion cérébrale mortelle, me causèrent de vives alarmes. Il ne s'agissait pas de réfléchir et de méditer sur ce qui s'était passé; l'état du malade exigeait une décision rapide et énergique, et nous résolûmes d'attaquer d'abord les symptômes que nous avions produits nous-même. Je fis venir du thé vert dont on fit une infusion très-chargée, et le patient en prit une quantité considérable. L'effet désiré se produisit: les symptômes de coma cédèrent peu à peu, et lorsque je revins dans l'après-midi pour voir ce malade, il était hors de tout danger.

Le thé vert a été introduit dans la matière médicale comme *expergefactif*, par le fils de Percival (de Manchester), le docteur Edward Percival. Il y a quelques années, il a lu, à une séance de la Société des médecins, un mémoire dans lequel il citait plusieurs cas de coma et de prostration, où le thé vert avait eu les plus favorables effets. Sur le continent on emploie généralement, et dans le même but, une forte infusion de café. Ces boissons agissent-elles par l'intermédiaire de la circulation, ou en modifiant le système nerveux? C'est ce que je ne puis vous dire; ce qui est bien certain, c'est leur efficacité et leur valeur dans les cas semblables à celui que je vous ai rapporté; pour moi, je les emploie très-fréquemment toutes les deux.

Puisque j'ai eu occasion de vous parler des agents stimulants, je veux vous lire la relation d'un cas fort curieux, dans lequel on eut recours à un excitant beaucoup moins agréable, pour tirer un malade de la léthargie où l'avait plongé une forte dose de laudanum. Il y a bien dans ce récit quelques expressions qui en révèlent l'origine transatlantique; mais je n'ai aucune raison d'en mettre en doute l'exactitude.

L'observation est intitulée: «Efficacité de la flagellation chez un sujet qui avait pris une dose considérable de laudanum.» Voici la relation textuelle de l'auteur, le docteur Joseph Barrett (de Middleton, Connecticut):

«La teinture d'opium est fréquemment employée comme moyen de suicide; elle est aussi trop souvent prise par erreur, et, dans tous ces cas, elle peut tuer avant que des moyens efficaces aient réussi à en annihiler l'action délétère. Aussi ai-je cru utile de rapporter en peu de mots un cas d'empoisonnement par le laudanum, que j'ai observé, il y a quelques années. Deux raisons principales m'y ont engagé: l'heureux résultat du moyen que j'ai mis en usage, et le silence que l'on garde à son égard

soit dans les livres de médecine, soit dans les traités de toxicologie (1). »

Ne perdez pas de vue, je vous prie, que ce n'est pas moi qui parle, mais que c'est le docteur Barrett (de Middleton, Connecticut).

« Le 23 février 1823, je fut appelé auprès de M. Wright Harris (dans l'État de New-York). Il avait avalé, dans l'intention de se tuer, une forte dose de laudanum, et cela, hors de chez lui, de sorte qu'il s'écoula un temps assez long, trois heures à peu près, avant que des secours efficaces pussent lui être administrés. A mon arrivée auprès de lui, le malade paraissait perdu. Déjà on avait donné de l'émétique et diverses boissons, on avait eu recours à des frictions vigoureuses, et l'on avait fait de nombreuses et inutiles tentatives pour irriter l'œsophage avec les barbes d'une plume. Tous ces moyens étaient demeurés sans effet, et le patient était dans un coma si profond, que la chaleur du corps indiquait seule la persistance d'un reste de vie. On affirmait que la quantité de laudanum absorbée s'élevait à une once et demie ; le cas étant ainsi désespéré, je me vis autorisé à mettre en œuvre le seul moyen de traitement que les circonstances permissent encore.

« Tous les médicaments internes avaient fait défaut, les excitants externes nous laissaient seuls quelques chances. Je résolus donc de m'en servir vigoureusement. Je commençai par faire des flagellations sur la paume des mains et la plante des pieds avec des branches fraîches, longues et flexibles. J'y employai une force assez vive, et au bout de peu de temps, il y eut des signes de malaise et de douleur. Je continuai impitoyablement jusqu'au moment où le malade se mit à parler et à se plaindre ; je cessai alors l'emploi de ce moyen héroïque ; mais le patient retomba aussitôt dans une profonde torpeur, dont il ne put être tiré que par de sévères fustigations. Il fallut augmenter le nombre des aides, afin qu'ils pussent se suppléer, soutenir le malade et le faire lever : car dès qu'on suspendait l'usage des verges, le coma reparaissait. Après six ou huit heures, la léthargie céda, et l'on put se relâcher de la sévérité du traitement ; mais comme une forte excitation était encore nécessaire, on y revint par moments, jusqu'à ce que l'exercice et la marche eussent définitivement éveillé le malade, ce qui eut lieu environ douze heures après le commencement de l'opération. Il n'y eut aucun accident particulier aux mains et aux pieds, et la guérison fut complète au bout de peu de jours.

« Lorsque je proposai, comme dernière ressource, la flagellation,

(1) Cette pratique n'est pas généralement adoptée, c'est vrai, mais elle a été recommandée en Europe par plusieurs auteurs. (L'AUTEUR.)

les personnes présentes s'y opposèrent d'abord, sous prétexte qu'il y avait une cruauté réelle à traiter ainsi un corps déjà inanimé ; et elles ne me vinrent en aide que lorsque j'eus moi-même fait usage des verges. Mais aussitôt que le malade commença à se mouvoir, puis à parler, elles se mirent à l'œuvre avec empressement, peut-être même avec plaisir, et, se partageant les diverses régions du corps, elles continuèrent vigoureusement la fustigation, aussi longtemps que l'état du patient le demanda. Celui-ci ne paraissait pas du tout prendre goût à ce procédé, qu'il trouvait sans doute un peu dur, et il ne se faisait pas faute de rendre autant de coups qu'il le pouvait, à ses tourmenteurs. Si, tandis qu'il levait le bras pour frapper, la flagellation était entièrement suspendue, le membre retombait aussitôt impuissant : telle avait été l'influence du narcotique sur le système nerveux, que la douleur causée par les verges pouvait seule exciter le malade. Un peu plus tard, on dit que sa femme se montra très-satisfaite de ce traitement médical d'un nouveau genre, parce qu'il avait eu un heureux effet sur la conduite de son mari. » (*Boston medical and surg. Journal*, n° 13.)

Je vous ai déjà parlé, messieurs, de l'abus des eaux de soude ou de Seltz, et de toutes les boissons gazeuses. On est habitué, aussi bien dans les hôpitaux que dans la pratique privée, à les regarder comme des liquides inoffensifs, dont l'emploi n'a d'autres limites que le désir du malade, ou la réserve de sa garde. Il est certain que c'est là, pour beaucoup de personnes, un moyen très-agréable d'apaiser leur soif ; mais le médecin prudent n'en autorisera jamais l'usage immodéré, car il sait qu'il amènerait ainsi la distension de l'estomac, une disposition à la tympanite et des douleurs intestinales. Je crois en outre que l'administration d'une grande quantité d'acide carbonique libre est une pratique hasardeuse, si ce n'est dangereuse, car elle augmente notablement cette tendance au narcotisme, ces perturbations fonctionnelles de l'appareil nerveux et respiratoire, qu'on observe dans tous les cas de typhus légitime. En outre, la présence d'une grande proportion de ce gaz dans l'estomac produit une sensation très-pénible de distension et de suffocation, et exerce une fâcheuse influence sur la membrane muqueuse.